

Une fête venue de la nuit des temps Le 25 décembre

Yvan Fortier

Number 47, Fall 1996

Magie des Noëls d'antan

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fortier, Y. (1996). Une fête venue de la nuit des temps : le 25 décembre.
Cap-aux-Diamants, (47), 10–14.



une fête venue de La nuit des temps Le 25 DÉCEMBRE

par Yvan Fortier

De nos jours, en Occident, le 25 décembre est généralement synonyme de réjouissances mêlées de sentiments - naïfs? - d'amour et de paix. L'imagerie nous y convie, celle de la télévision au premier chef. Vitrine des cadeaux potentiels, elle véhicule certaines images religieuses, une messe de minuit en direct, en plus de transmettre les vœux du chef de l'État.

Le père Noël, le sapin, l'illumination et les décorations sont partout. La crèche, gentille image d'Épinal, n'est pas en reste avec de charmants animaux, boeuf, âne et brebis, qui touchent la fibre écologique de nos sociétés.

Comme le ravage créé par la convergence des pistes dans l'épaisseur des forêts, la Noël contemporaine est à la croisée de tant de sentiers qu'il faut les remonter un à un pour comprendre.

D'abord, l'Épiphanie

On sait que la question de la nature de Jésus - né d'une femme, était-il homme ou Dieu? - créa

dans l'Église de longs et profonds déchirements. C'est pourquoi il n'y eut pas, à proprement parler, de fête de la Nativité au cours des deux premiers siècles de la chrétienté. On préféra célébrer la manifestation de Dieu sur terre, sa révélation. Or, l'Antiquité attribuait à maints souverains un caractère de divinité : ces êtres porteurs de la révélation divine étaient des «épiphanes» (du grec *epiphanyos*).

C'est ce caractère qu'on attribua à Jésus. La manifestation de l'épiphanie fit l'objet d'une fête à compter du III^e siècle et on la fixa au 6 janvier. Cette révélation d'un type nouveau, puisque l'épiphanie était un enfant du peuple, non un prince, allait très vite s'accommoder de témoins privilégiés : les bergers et les Rois mages. Ils étaient là pour rester.

Les adorateurs

Une caste de mages avait été instituée, vers le VI^e siècle avant Jésus-Christ, dans le cadre religieux de l'Asie Mineure. Les douze prêtres du dieu Mithra, dieu du ciel et du soleil, étaient en quelque sorte les serviteurs d'une prophétie d'origine hébraïque. Celle-ci annonçait la conception d'un enfant dans le sein d'une vierge et

Les préparatifs de Noël.
Un habitant en route
pour le marché. Attribué
à Henri Julien.
(Collection Alain
Lavigne).

l'apparition d'une étoile lors de son avènement. Quand, un jour, la prophétie se serait réalisée, les mages auraient suivi l'étoile pour «adorer [l'enfant] et lui faire offrande».

Dans la suite des temps, les mages auraient été inhumés au pied d'une montagne sacrée au sommet de laquelle ils avaient tant attendu l'étoile. Le récit de leur pérégrination exceptionnelle gagna la tradition chrétienne qui en fit des rois, les réduisant au nombre de trois. Au IV^e siècle, Hélène, la mère de l'empereur Constantin, procéda à la récupération de sépultures réputées être celles des mages. Les reliques transitèrent par Constantinople et Milan avant de parvenir, au XII^e siècle, à Cologne, en Allemagne.

On fit des trois Rois mages des personnages représentatifs des trois âges de la vie, des trois continents ou encore des trois races connues à l'époque. À cet égard, il est fort opportun de signaler qu'un camée antique du III^e siècle avant Jésus-Christ, justement conservé dans le trésor de la cathédrale de Cologne, du XIII^e au XVI^e siècle, pourrait être à l'origine d'une typologie des Rois mages. Le camée représentait, en effet, Ptolémée II et son épouse alors que le casque militaire du premier portait l'effigie d'un dieu sculptée dans une strate brunâtre de la pierre de sardonix. Il n'en fallut pas plus pour que l'on identifie à cette triple représentation les trois Rois mages et que l'on fasse de l'un d'eux un homme à la peau noire, alors que l'imagerie, jusqu'à la fin du XV^e siècle, voyait en eux des hommes de race blanche.

Les Rois mages, adorateurs de l'«épiphane», ne furent pourtant pas les seuls témoins de la manifestation de Jésus. Il y eut aussi le bœuf et l'âne. Leur présence dans l'iconographie fut attestée, comme celle des mages, dès le IV^e siècle. Elle était également justifiée par le fait d'une prophétie biblique selon laquelle «le bœuf connaît son possesseur et l'âne la crèche de son maître». Le Moyen Âge voyait en eux des adorateurs. Il en faisait aussi la représentation symbolique de l'humanité ancienne que le Rédempteur allait sauver.

Pourtant, le bœuf et l'âne furent mis de côté à partir du XVII^e siècle, alors que la pensée rationaliste rabaissa l'animal au rang de la matière, tout en assimilant l'homme à l'esprit. L'art ancien du Québec, à tout le moins l'art académique, témoigne de cette réalité; on en voudra comme exemple une peinture de la chapelle des ursulines de Québec, la «Nativité», qui daterait de la fin du XVII^e siècle, et où ne figurent ni l'âne ni le bœuf. Ce ne fut qu'au XIX^e siècle que ces animaux réapparurent, comme dans cette nativité de l'église de Saint-Mathias, dans la région de Montréal. Réalisée par le sculpteur Jean-Baptiste Baret, vers 1823, elle représentait, d'une



«Il est venu pour souffrir et pour se faire aimer». Le petit Jésus, centre d'attraction de la Noël chrétienne. Carte de souhaits des années 1880. (Collection Reynald Bilodeau).

manière naïve, la Vierge, un berger, un agneau et les deux têtes minuscules du bœuf et de l'âne. L'église de Saint-Romuald, paroisse voisine de Lévis, dans la région de la capitale, conserve une nativité réalisée vers 1850 par un peintre de l'école de Munich qui représenta les deux animaux adorateurs. C'était le renouement de l'art académique avec une longue tradition popu-



L'Enfant Jésus donateur. Il est accompagné d'un agneau qui porte des présents. Carte de souhaits du début du XX^e siècle. (Collection Reynald Poulin).



laire qui allait jusqu'à prêter le don de la parole aux animaux pendant la nuit de Noël.

La lumière victorieuse

Le culte solaire au dieu Mithra, dont il a été question, s'était élaboré sur un contenu qui mérite quelque mention. Ce dieu était décrit comme le soleil renaissant dans une grotte alors que des bergers étaient les témoins privilégiés de sa venue. Et ce dieu susceptible de renaissance sur renaissance réussissait à vaincre les ténèbres de



Couple dansant; évocation des fêtes antiques du solstice d'hiver. Carte de souhaits des années 1880. (Collection Raynald Bilodeau).

la nuit, de la mort. L'Empire romain, dans un processus d'assimilation du culte solaire vit même l'empereur Aurélien inaugurer un temple au Soleil invaincu (*Sol invictus*) en l'an 274 après Jésus-Christ, un 25 décembre, donc à la fin des activités de célébration du solstice d'hiver.

Or, la théologie chrétienne véhicula très tôt le thème du Christ « lumière du monde ». Cela amena vraisemblablement les autorités de l'Église à substituer les célébrations chrétiennes, touchant la naissance de la « lumière du monde », aux fêtes païennes relatives au culte solaire. C'est en 354 que le pape Libère parvint à imposer la fête de la Nativité le jour même où la Rome païenne avait célébré le soleil victorieux.

La justification officielle était celle-ci : il fallait que la date de la mort de l'épiphane ait été la même que celle de sa conception. La tradition chrétienne fixant sa mort un 25 mars, la conception devait avoir eu lieu, elle aussi, un 25 mars.

Puis logiquement, la période de gestation de neuf mois allait établir la date de la naissance de Jésus. Et c'est ainsi que, laissant le 6 janvier à l'Épiphanie, Noël s'établit le 25 décembre.

L'illumination

Noël s'établit donc dans ce qui était déjà, avant l'ère chrétienne, le créneau de fêtes à la lumière. Ces fêtes du solstice d'hiver allaient présider à la résurrection du soleil dont la course, en ce temps-là de l'année, était à son plus court. C'est pourquoi on favorisait l'illumination sous toutes ses formes, comme si on avait pu, ce faisant, renforcer l'astre solaire. Les maisons étaient donc décorées de feuillage et on multipliait les sources d'éclairage.

Pour nous, l'illumination évoque l'arbre de Noël, les guirlandes électriques multicolores, un feu dans la cheminée et des bougies sur la table des agapes. Cela puise à des sources anciennes.

Quoi de mieux qu'un sapin au feuillage persistant pour célébrer le solstice d'hiver? Il était l'illustration tangible de la continuité, de la vitalité. On l'introduisit dans la liturgie médiévale pour représenter l'arbre de la tentation, alors qu'on le décorait de pommes rouges, dans le jeu d'Adam et Ève. Cette représentation théâtrale précédait la messe de minuit pour frapper l'imagination populaire par l'antithèse : péché originel/rédemption.

Dès le début du XVI^e siècle, l'arbre de Noël gagna les intérieurs domestiques, en Alsace surtout. Un siècle plus tard, l'habitude de l'illuminer avec des bougies commença à se répandre. La jeune Marie-Antoinette, reine de France à compter de 1774, fit connaître cette coutume à la cour de Versailles. Du côté britannique, on note qu'il y eut un sapin illuminé pour la Noël de 1800 au château de Windsor. En 1832, notamment, la future reine Victoria put contempler l'illumination des arbres posés sur les tables du château de Brighton. Des arbres sur table : cela rappelle l'origine germanique de la tradition. Charles Dickens qualifiait d'ailleurs l'arbre de « pretty german toy ». Mais il revint au mari et cousin de la reine Victoria, Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, de provoquer l'expansion de cette tradition dans la sphère d'influence de l'empire à son apogée. C'est ainsi qu'on retrouva le sapin tout scintillant de petites chandelles multicolores au Québec des années 1860.

Pourtant, la présence de l'arbre de Noël demeura relativement limitée jusque dans les premières décennies du XX^e siècle. Les familles les plus aisées furent les premières à l'adopter. Après la Deuxième Guerre, il entra dans tous les foyers. Son illumination, après que les compagnies d'assurances eurent découragé l'emploi de bou-

gies, en 1908, se fit à l'aide de guirlandes électriques. Le principe avait été mis au point par la compagnie Ever-Ready en 1903.

Au XVIII^e siècle et pendant une bonne partie du XIX^e siècle, l'illumination de l'arbre alla de pair avec la décoration qui se résumait à des produits comestibles : pommes, oranges, bonbons, noix, etc., comme les ursulines de Québec le faisaient encore au cours des années 1880. Mais le XIX^e siècle fut un moment faste pour l'arbre de Noël. D'Allemagne parvinrent des décorations en carton, soit embossé, soit en ronde bosse, produites à Dresde entre 1880 et 1910. La région de Nuremberg se spécialisa, quant à elle dans la fabrication d'ornements de verre représentant des véhicules, des animaux, des astres ou des personnages. Il y avait aussi des boules de verre fort lourdes. On pouvait en avoir quelques-unes par maisonnée. Au Québec, après les avoir pendues aux branches du sapin, on les accrochait souvent sous le fût d'un lustre pour le reste de l'année. Cela porterait chance.

D'autres ornements de verre vinrent de France et de Tchécoslovaquie. La cire, le fer-blanc, le papier mâché, le coton et le bois entrèrent aussi dans la fabrication de ces produits éphémères. Il ne faut toutefois pas penser que les arbres se trouvaient surchargés de décorations. C'est une image stéréotypée que véhiculaient les catalogues de vente du XIX^e siècle pour mousser la consommation. La réalité était plus sobre et le décor plus clairsemé. D'autant plus qu'on avait pris l'habitude de pendre dans l'arbre des cadeaux pour les enfants, comme le faisaient les sœurs grises d'Ottawa au cours des années 1870. À d'autres endroits, le décor de l'arbre résulterait surtout de la disposition des pétards colorés (une adaptation par l'Anglais Thomas Smith des papillotes françaises) dont l'époque victorienne fut entichée.

Toujours au chapitre de la fête de la lumière, il convient de souligner qu'en Angleterre, et, à n'en pas douter, chez une partie de la population anglophone du Canada, avaient cours deux pratiques : d'une part, le service à table du plum-pudding enflammé et, d'autre part, le « Snap-dragon ». Cette dernière activité consistait à verser du brandy dans un bol où des raisins étaient déposés. Une fois le brandy enflammé, dans une pièce faiblement éclairée, les enfants étaient invités à s'emparer des raisins sans se roussir les doigts, au son d'un chant comportant les mots : « Snip! Snap! Dragon. »

Des témoignages du XIX^e siècle sur la Noël religieuse du Québec rappellent combien il était surprenant de voir sur de longues distances, dans les campagnes enneigées, la lente progression vers l'église de lanternes dont chaque cariole était munie. À l'église, les lanternes du por-

tail étaient alors éteintes; elles ne seraient allumées qu'au sortir de la messe de minuit, après la commémoration de la naissance de la lumière du monde. Encore en quelques endroits, on faisait brûler, la veille de Noël, une grosse bûche dont le bois calciné aurait des vertus prophylactiques. Puis elle laissa bientôt la place à la petite bûche refendue qui tiendrait lieu de chandelier sur la table du réveillon avant d'être à son tour remplacée par le gâteau en forme de bûche. Ces trois étapes furent vécues en séquences assez



Saint Nicolas, aidé d'un ange, décore de fruits un arbre de Noël. Carte de souhaits de la fin du XIX^e siècle. (Collection Reynald Poulin).

serrées au début du XX^e siècle, notamment dans Charlevoix où nous avons pu recueillir cette donnée.

Les donateurs de décembre

La déesse Strenia présidait à l'échange des petits cadeaux qui marquait les fêtes du solstice de l'Antiquité, à Rome. Ces « étrennes » portaient le nom de « sigillaires » parce qu'il s'agissait d'objets en céramique : des figurines sculptées pour les adultes, des jouets pour les enfants. La chrétienté mit un certain temps avant de superposer son propre donateur sur ces dieux et déesses à qui le rôle avait été dévolu jusque-là.

Ce fut la figure légendaire de saint Nicolas. Né dans la ville de Patara, en Asie Mineure, entre la fin du III^e et le début du IV^e siècle, saint Nicolas devint évêque et vécut dans la ville de Myra (aujourd'hui Demre, en Turquie). Sa mort serait



Saint Nicolas, donateur et protecteur des enfants. Carte de souhaits de la fin du XIX^e siècle. (Collection Reynald Poulin).



survenue un 6 décembre. La tradition voulut, par la suite, que la distribution des cadeaux par saint Nicolas se fit ce jour-là.

Mais pourquoi cet évêque devint-il le donateur chrétien? Les récits relatifs à sa vie mentionnent deux choses. Nicolas, héritier de la fortune de ses parents, aurait financièrement secouru trois jeunes filles menacées d'être livrées à la prostitution. Ce geste faisait de lui un donateur. Par ailleurs, il aurait intercédé auprès de l'empereur Constantin pour obtenir la libération de trois officiers injustement accusés. Les spécialistes de l'iconographie médiévale pensent qu'une interprétation erronée aurait pu être faite d'illustrations représentant cet épisode.

Or, la manière picturale du temps voulait que l'importance des formes illustrées ne soit pas fonction des lois de la perspective, mais plutôt du rapport hiérarchique. Ainsi, pour un tableau donné, saint Nicolas aurait eu une taille prédominante, eu égard à sa valeur, sans commune mesure avec celle de soldats émergeant d'une tour où ils étaient gardés prisonniers. La confusion qui se serait ensuivie aurait glissé vers le récit montrant l'évêque en train de ressusciter trois enfants mis au saloir par un sordide boucher, un rapprochement ayant été fait entre tour et saloir, entre soldats et enfants. Quoi qu'il en soit, il importe de retenir que saint Nicolas fut, par là, considéré comme le protecteur des enfants.

Comme cela avait été le cas pour les Rois mages, la dépouille mortuaire de saint Nicolas ne resta pas à son lieu d'inhumation originel. Au XI^e siècle, elle fut enlevée de l'église de Myra par des Italiens qui l'amènèrent à Bari, en Italie, où une basilique fut érigée. Au siècle suivant, le culte à saint Nicolas gagna la France et l'Europe en général. La tradition touchant l'évêque de Myra se transposa en Amérique à la faveur de la colonisation. Au Québec, il demeura un donateur toujours présent au milieu du XX^e siècle, partageant son rôle avec un nouveau venu : le père Noël. Celui-ci avait été « fondu » dans le creuset étasunien à partir de récits de tradition orale où l'on évoquait les traits caractéristiques de dieux donateurs tels le Gargan des Celtes, ou le Thor scandinave. Il en résulta un donateur jovial et débonnaire qui, par un curieux syncrétisme à rebours supplanta saint Nicolas et paganisa Noël. La tradition chrétienne expliquait le mot « Noël » par sa racine latine : *natalis*. Mais, il est une autre approche qui veut que ce mot soit un amalgame de *noio* et de *hel* (*noio* mot d'extraction gauloise à rapprocher de l'anglais *new*; *hel* du grec *helios*, c'est-à-dire : soleil). Dès lors, Noël, en étant le raccourci de l'expression « nouveau soleil », renverrait, par une étonnante boucle, au solstice d'hiver. ♦

Yvan Fortier est ethnohistorien à Parcs Canada.

LE SAINT-LAURENT : UN FLEUVE QUI S'ÉCRIT

- Les pilotes du St-Laurent de Québec à Montréal au XIX^e siècle
Jean Leclerc NOUVEAUTÉ 1996 39,⁹⁵\$
- Goélettes à voiles du St-Laurent
Pratiques et coutumes du cabotage
Alain Franck 24,⁰⁰\$
- Eugène Leclerc: batelier miniaturiste
Angéline Saint-Pierre 14,⁹⁵\$
- Grand-Maman raconte la Grosse-Île
Jeannette Vekeman-Masson 14,⁹⁵\$
- Le pont de Québec. Une merveille du monde
Michel L'Hébreux 19,⁹⁵\$

DISPONIBLES
DANS LES BONNES
LIBRAIRIES



LES ÉDITIONS LA LIBERTÉ INC.
3020, ch. Sainte-Foy Sainte-Foy QC G1X 3V6
(418) 658-3763 1-800-567-5449